

Histoire de l'église romane de Tohogne

racontée à partir des archives paroissiales

Description du sanctuaire
Travaux entrepris au cours des siècles

par Robert Seron

Révérant curé à Tohogne de 1951 à 1980

*Extraits des articles rédactionnels
parus dans "Les Annonces de l'Ourthe" du 13-07-1973 au 16-08-1974*

Texte légèrement adapté

AVANT-PROPOS

Pour l'historien, aucun détail n'est dénué d'intérêt. Ces "bonnes pages", minutieuses, de feu M. le Curé Seron, évoquent par le menu, les heurs et malheurs de notre vénérable église, quasi-millénaire.

Merci vivement à M. François Bellin d'avoir rassemblé ces écrits, en bon annaliste de Tohogne, pour dissiper les nuages de l'oubli.

Puisse votre lecture répondre, positivement, au vœu de mon docte prédécesseur, tel qu'il l'exprime à la dernière ligne de ce recueil.

Tohogne, Septembre 1999.

Claude Feuchaux, curé.

Les dévastations de l'église

L'église de Tohogne, bâtie durant le XI^e siècle, était romane, à l'origine, dans son entièreté. Au cours du temps, elle a connu bien des vicissitudes imputables non seulement à l'usure du temps mais aussi au passage des gens de guerre. La tour et le chœur ne sont plus romans; les 10 fenêtres des bas-côtés, romanes à l'origine, ont été restaurées selon la mode de l'époque aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, etc.

L'église aurait souffert à l'occasion de la bataille de Tohogne du 3 avril 1490, entre les troupes de l'évêque de Liège Jean de Hornes et celles des de La Marck; il y aurait eu des dégâts au chœur et du côté de l'évangile. La fenêtre gothique du bas-côté gauche serait de cette époque.

En 1568, les Huguenots seraient passés à Tohogne. C'est certainement à cette dévastation que le curé Henry de Bohon fait allusion quand il note en 1598: "passé 20 à 30 ans, les reîtres ont pillé l'église et démané le calendrier..." (R.N. p. 173). C'est la même année que les Huguenots, avec Guillaume d'Orange à leur tête, entrèrent à Ouffet le Jeudi-Saint et pillèrent le village.

A l'arrivée du curé Poncin, en 1727, il y avait encore des gens qui, ayant appris tout cela "de la tradition de leurs pères", racontaient qu'autrefois l'église de Tohogne était des plus riche en ornements, qu'elle avait été entièrement pillée, qu'il y avait eu des tréfonciers curés, que la maison pastorale avait été brûlée. Le curé Poncin, à la suite de ces renseignements, supposait que beaucoup d'anciens écrits et registres avaient disparu au cours de cet incendie. (R.N. p. 258). De fait, les archives de la cure de Tohogne ne remontent pas au-delà du curé Henry de Bohon.

En novembre 1643, au cours de la guerre entre la France et l'Espagne de qui nous dépendions, les Hollandais, alliés des Français, pillèrent Tohogne. Est-ce à eux qu'il faut imputer les dégâts à l'église constatés en 1664 par l'Official du Condroz, notamment à la tour, aux nefs et au chœur. Il est dit à l'occasion de cette visite, que la tour "est entièrement tombée, passé 13 à 14 ans", que

les bois de la flèche et de la tour, étant demeurés en place, pour la plus grande part, après la chute de la tour, une partie fut vendue aux mambours et le reste fut brûlé par les soldats. (R.N. p. 101).

Mais il n'y a pas que les Hollandais, alliés des Français, pendant la minorité de Louis XIV, qui passent et repassent dans le Nord du Luxembourg de 1635 à 1645; il y a aussi les Croates, Polonais, Hongrois adjoints aux troupes espagnoles, qui réapparaissent en 1643 et 1644 et s'installent dans le pays. Une garnison croate s'installe à Durbuy, pendant plus de six mois, vivant aux frais des habitants des environs.

Bref, ces dégâts sont certainement des dommages de guerre. Il est étonnant que le curé Ponce de Bras ne dise rien de ces événements. Il est vrai que, d'après le curé Poncin qui a écrit une notice sur chacun de ses prédécesseurs connus, le curé Ponce de Bras "a été fort négligent en toutes choses". (R.N. p. 260).

De nouveau, de 1665 à 1698, ce sont les incursions des Français, sous Louis XIV, une fois de plus en guerre avec l'Espagne, avec des accalmies. Durbuy sera occupé plusieurs fois de 1675 à 1684 (c'est pendant cette période que les fortifications de Durbuy et son château seront détruits). Mais l'église de Tohogne ne semble pas avoir souffert de cette situation troublée.

Le curé Poncin, dans la suite, signale le passage des confédérés en 1746, par deux baptêmes d'enfants de soldats, le 1^{er} et le 3 septembre. Aucun incident n'est rapporté.

Le comte Godefroid, 2^e comte de Durbuy, décédé avant 1124, a été inhumé dans l'église de Tohogne, celle-ci étant à cette époque l'église paroissiale de Durbuy et par conséquent l'église comtale.

Chaque année, le receveur du Seigneur de Durbuy payait une certaine somme aux mambours de l'église pour qu'ils fassent brûler une lampe à huile sur la pierre tombale du comte. Or, on trouve dans le compte 1574-1575 du receveur Marckloff, que celui-ci a refusé de payer, la tombe du comte ayant

été "rompue". Cependant, l'anniversaire du comte figure encore en 1593 dans le registre aux anniversaires du curé Henry de Bohon. Ne serait-ce pas à l'occasion du passage des Huguenots en 1568 que cette pierre tombale aurait été brisée, sans être réparée dans la suite. Elle finit par disparaître.

Les seigneurs décimateurs

Un banc, actuellement situé à droite dans le chœur, était réservé aux seigneurs décimateurs, personnages laïcs ou religieux ayant le droit de percevoir un impôt en nature sur un certain territoire. En contrepartie, les décimateurs de la paroisse de Tohogne étaient obligés de faire procéder aux réparations de la grande nef, du chœur de l'église, de la cloche décimale et de fournir certains livres liturgiques (ex.: le graduel, l'antiphonaire, le missel).

Par contre, les paroissiens devaient s'occuper des réparations à la tour, aux petites nefs; ils fournissaient le processionnal.

Les archives nous renseignent que les religieux décimateurs ont payé les frais de reconstruction d'un nouveau chœur en 1682, de refonte de la cloche décimale en 1698 et de la réparation de la grande nef en 1716, au moyen des dîmes récoltées sur les territoires de Tohogne, Warre, Longueville, Coquaimont, Verlaine, Houmart et Barvaux. Nous connaissons les noms des seigneurs décimateurs qui ont fait réparer le toit de la "nave", c'est-à-dire de la nef principale, en 1716. Il s'agit du comte de Grobendoncq, seigneur de Durbuy, lieutenant général des armées de Sa Majesté Catholique, gouverneur de la ville de Malines, ayant droit de dîme sur Tohogne, Warre, Longueville, Coquaimont et Barvaux; des chanoines de Saint-Martin à Liège d'une part et des chanoines d'Ouffet et du comte de Grobendoncq d'autre part, alternativement, c'est-à-dire une année sur deux, sur Longueville; de Monsieur Germain, seigneur de "Houmar", de Monsieur de Viron, seigneur de Bois et de Monsieur de Cassal, baron de Bomal, seigneur de Fischbach, de Rendeux, etc., sur "Houmar"; du sieur Caniguotere, sur

Verlaine.

Le montant total des dîmes récoltées était de 163 muids (le muid était une mesure de capacité; il valait 8 setiers. Un setier valait 30 litres environ dans notre région), valeur 138 florins et 5 sous de Liège.

Le comte de Grobendoncq était le principal de ces décimateurs; il avait droit, à lui seul, à 111 muids.

Il est intéressant de noter que Barvaux, lui aussi, a contribué, pour 25 muids, au paiement des travaux. Depuis 1611, il avait un vicaire perpétuel, indépendant du curé de Tohogne au point de vue administratif, mais ce dernier se considérait toujours comme "curé primaire" de Barvaux, avec droit de choisir et de présenter le candidat au vicariat de Barvaux. De fait, celui-ci était séparé de la cure de Tohogne, mais non de la paroisse de Tohogne. Il était donc normal que les dîmes récoltées sur le territoire de Barvaux par le comte de Grobendoncq soient affectées par celui-ci en cas de travaux à l'église de Tohogne, au paiement de ceux-ci. (R.N. pp. 95-99 - Reg. Bourdon, pp. 20-23).

La réparation de 1716 a coûté la somme de 138 florins Brabant à 2 escalins le florin.

Nos archives, qui ne remontent pas au-delà de 1598, nous signalent la première intervention connue des Seigneurs décimateurs. C'est à la suite d'une sentence du Conseil de Luxembourg en date du 8 novembre 1611 (Reg. Bourdon p. 15 et R.N. p. 95) qu'ils durent financer les réparations à la nef principale de l'église et notamment le remplacement de la charpente et la restauration de la toiture. La date de 1612, gravée deux fois sur la dernière ferme de la charpente, côté chœur, est un témoin de ces travaux commencés en 1612 et achevés en 1617!

En plus des interventions déjà citées précédemment, signalons aussi celles des années 1700-1710 (R.N. pp. 107-109). La sentence du Conseil de Luxembourg est la seule que nous connaissons. Cependant, le curé Poncin note "qu'il est difficile d'induire les décimateurs à s'acquitter de leurs obliga-

tions à l'égard des réparations de l'église, qu'on doit presque toujours les forcer par voie de justice." (R.N. p. 183).

De fait, il apparaît qu'ils ne sont jamais pressés de passer aux actes, car il s'écoule souvent un temps anormalement long entre les décisions de l'official ou de l'archidiacre du Condroz et l'exécution des travaux.

Quand le curé Poncin entre en 1727 dans la paroisse, les tout grands travaux concernant l'extérieur de l'église sont terminés. Il lui reste cependant à aménager l'intérieur.

Le banc des Seigneurs décimateurs a été fait en 1728, la même année que ceux des "communs paroissiens". Cela implique-t-il que les paroissiens ont payé pour le banc des Seigneurs décimateurs ou que les décimateurs se le sont payé eux-mêmes?

La tour

La tour actuelle de l'église de Tohogne a remplacé la tour romane qui, comme le constate l'official du Condroz en 1664, est "entièrement tombée, passé 13 à 14 ans" (R.N. p. 101). Il constate d'ailleurs beaucoup d'autres dégâts, aux nefs et au chœur, faits de guerre qui remontent, comme nous l'avons vu précédemment, à l'année 1643.

Nous ne connaissons pas la période à laquelle la reconstruction de la tour a été effectuée. Il est certain qu'à la mort du curé Du Chesne en 1697, elle a été reconstruite; c'est lui qui avait, dès son arrivée en 1665, entrepris la campagne des grands travaux décidés en 1664.

La tour actuelle, flèche comprise, jusqu'au pied de la croix, mesure environ 28 mètres. L'altitude, au seuil du porche, est de 245,28 m. Le visiteur remarque immédiatement la maçonnerie de la tour et du chœur (1682), plus élaborée, avec ses pierres de parement en calcaire, taillées à mesure et disposées en assises assez régulières, alors que celle des nefs, datant de la période romane, apparaît comme un amalgame de pierres disparates de calcaire, de grès et de pierres "d'avoine" (grès psammitique).

La nouvelle tour a conservé l'aspect

massif et sévère de l'ancienne tour romane, tour-refuge, accessible par l'intérieur de l'église, où des villageois, en cas de danger, grimpaient au moyen de simples échelles qu'ils pouvaient ensuite retirer.

A l'intérieur, les constructeurs ont gardé le noyau roman jusqu'au départ du 2^e étage. D'où, à la base, l'épaisseur des murs qui atteint 1,10 m sur 3 côtés. 4 meurtrières, construites sur la façade sud, donnent quelque lumière aux 4 premiers étages.

Il est possible que la tour soit un peu plus haute que l'ancienne. La flèche qui, à l'origine, devait être à 4 pans, a fait place à une nouvelle, octogonale, se terminant par un chapeau, lui-même octogonal et ardoisé.

L'entrée actuelle dans l'église se fait par le porche, sous la tour, côté sud.

Il y eut d'abord, pour entrer dans l'église, deux petites portes romanes dont on voit encore les vestiges dans la maçonnerie, une dans chaque bas-côté. Mais elles furent bouchées très tôt, pendant la période romane même, et remplacée par une entrée unique située sous la 2^e fenêtre du bas-côté sud. Celle-ci avait une largeur correspondant à celle du portail d'entrée actuel situé dans le côté sud de la tour. On peut donc supposer que ce portail fut originellement placé sous la fenêtre ci-avant citée.

C'est donc durant la reconstruction de la tour que le portail a été déplacé à l'endroit actuel.

"Le portail d'entrée est composé de trois monolithes en calcaire bleu de Meuse, à patine blanche. Son linteau en bâtière est décoré en son centre d'une simple croix de Malte, en relief, et sa partie supérieure présente une petite corniche saillante. Il est difficile de préciser son origine. Selon L. Tollenaere qui le date de la première moitié du XIII^e siècle, il faisait partie intégrante d'une construction de cette époque." (Schockaert, pp. 35-36.)

La porte en chêne, existant avant la restauration de 1975, était garnie de clous forgés. Elle fut placée du temps du curé Deldef, en 1902-1903.

Immédiatement au-dessus du linteau du portail se trouve une niche aménagée dans l'épaisseur du mur, abritant une statue de saint Donat, laquelle est en bien piteux état. Avant que la Science n'expliquât tout, il était invoqué contre la foudre.

Autrefois, le marguillier (li mârli) qui était chapelain ou vicaire du curé, instituteur, chantre, etc., avait entre autres obligations la consigne de sonner les cloches pour "les nouages et trempettes" (R.N. p. 121). Qui sait encore que la petite cloche de 1824, remplacée en 1947 par l'actuelle, était dédiée à saint Donat?

L'entretien de la tour de l'église a toujours été un problème. Dès le début du séjour du curé Kneip (en 1828), des travaux très importants furent effectués.

A son arrivée dans la paroisse, le curé Kneip note: l'église "était dans un état si pitoyable qu'on ne saurait plus... pauvre dans l'intérieur, comme dans l'extérieur". (R.N. p. 200). "La tour menaçait ruine; on a fait une partie de la façade à neuf, et toute la tour récrépie..."

Les travaux de la tour et d'autres à l'église ont été exécutés par M. Denthine d'Esneux, au cours des années 1829-1830 (R.N. p. 201; RDF Kneip p. 7). C'est en 1848 qu'ont été forgés par Jean-Michel Bair, arrière grand-père maternel d'Auguste Ninane de Tohogne, les ancrages que l'on voit encore aux murs de la tour (ils coûtèrent 31 F). C'est en 1870, du temps du curé Fréson, qu'une nouvelle croix pour la flèche de l'église a été forgée par Honoré Théate, grand-père paternel de Christophe Théate de Tohogne. Ses initiales et la date sont inscrites sur cette croix: H.T. 1870.

En 1898, le Conseil de Fabrique, du temps du curé Deldef, décide de faire réparer les toitures et les murs de la tour (RDF Deldef 3-4-1898). Il eut l'intelligence de faire placer "un chenal au toit de la tour, ce qui s'entend des 3 côtés, dont les eaux se déchargent sur les murs". Lors des travaux de 1961, on fit la faute de supprimer les chéneaux de la tour sous prétexte qu'il n'y en avait pas autrefois et qu'ils nuisaient à l'élanement de la tour. D'où l'humidité per-

sistante dans les murs de la tour, provoquée surtout par les eaux qui ruissèlent de la flèche et sont rabattues sur les murs par le vent, et le mauvais état de la porte d'entrée éclaboussée par l'eau de pluie qui tombe sur le seuil.

Enfin, ce furent les tout grands travaux de 1961 au cours desquels les deux-tiers du mur des façades ouest et sud, sur une longueur de plus d'un mètre, furent démontés depuis le haut jusqu'en bas et remontés par l'équipe de l'entrepreneur Gérard de Verviers.

C'est à l'occasion de ces travaux que l'Etat et la Province intervinrent pour la première fois, l'église étant classée depuis le 10 mars 1948. Des nouvelles sablières en chêne furent placées au faite des murs; le chapeau de la flèche, en chêne, fut descendu et réparé; la toiture fut renouvelée. Le coq en zinc fut remplacé par un coq en cuivre, monté sur roulements à billes, fourni par les Anciens Etablissements Claudoré à Mons. L'architecte, auteur du projet, fut M. Danthine de Hamoir. En plus de la suppression des chéneaux à la tour, il y eut deux autres malfaçons: le rejointoiement extérieur au ciment et au sable du Rhin et, à l'intérieur, au ciment et au poussier, alors qu'il aurait dû être fait avec une forte proportion de chaux; la suppression des trous de "manis", c'est-à-dire des trous d'échafaudage au sommet des murs ouest et est.

Pénétrons maintenant dans le porche. Le pavé d'avant la restauration de 1975 a été placé du temps du curé Deldef, en 1902-1903. C'étaient des dalles de marbre noir de Dinant. Sous la première volée de l'escalier, subsistaient encore quelques pavés du temps du curé Kneip qui fit paver "le clocher" en 1834, pour 56,31 F (RDF Kneip, 1834). Mais peut-être s'agissait-il d'un pavement plus ancien, du temps du curé Poncin (R.N. p. 262). Un des deux bénitiers est assez remarquable: il est en pierre bleue. Sa vasque moderne repose sur le fût d'une colonne renversée avec sculptures de la Renaissance du XVI^e-XVII^e siècle; la base est un ancien chapiteau roman à feuilles d'acanthé du XII^e siècle.

Encastrées dans le mur nord, deux

pierres tombales: à droite celle du curé Bourdon; à gauche, celle du curé Poncin. Ces pierres tombales ont été placées dans le porche du temps du curé Deldef, au cours des travaux de 1902-1903. Ces deux curés, comme bien d'autres personnages, ont été enterrés dans l'église; le premier, au milieu du chœur. Ses parents, Antoine Bourdon (1707) et Charlotte de Ronval (1712), eux aussi dans l'église; le père, sous l'image de l'ange gardien et la mère, aux pieds de son mari. Le second a été enterré dans le chœur, lui aussi, du côté de l'épître (côté gauche).

Voici le texte de la pierre tombale du curé Bourdon: "Ci-gît, le révérend Antoine Bourdon, auparavant curé de Durbuy et recteur de la chapelle castrale, pasteur de cette église depuis 1700. Il fut un homme de paix et mérita la reconnaissance de sa paroisse. Il mourut le 3 mars 1727. Qu'il repose en paix." (traduction du latin). Voici le texte de la pierre du curé Poncin: "Ci-gît, le corps de sire Léonard Poncin, vivant curé de Tohogne et révérend doyen du concil(e) d'Ouffet, âgé de 72 ans et décédé le premier juillet 1762. Requiescat in pace."

L'escalier qui donnait accès au premier étage avant 1975 était en deux volées. Il avait été placé du temps du curé Bourdon. "L'an 1702, j'ai fait faire un plancher dans la tour de l'église avec des escaliers pour aller aux cloches." (Reg. Bourdon, p. 111). Un détail intéressant pouvait être remarqué: l'usure marquée dans le limon, à deux endroits de la première volée, provoquée par le pied gauche des anciens sonneurs prenant appui entre deux balustres, pour sonner avec plus de force. Depuis 1961, un nouvel escalier donne accès au clocher à partir du premier étage.

Nous avons vu précédemment que le noyau roman a été conservé à l'intérieur de la tour jusqu'au départ du second étage. Au premier étage, on voit encore une arcade romane dans le côté est, donnant autrefois sur la grande nef. Sa largeur à la base est de 3,40 m; sa hauteur est de 3,63 m. Elle a été bouchée probablement au cours de la reconstruction de la tour, à la fin du

XVII^e siècle; son contour se devinait encore naguère marqué par une lézarde dans le plafonnage.

Doit-on conclure vu l'existence de cette baie que le premier étage abritait une tribune réservée à une famille noble, les seigneurs de Durbuy, par ex., pour qui l'église de Tohogne a été l'église paroissiale jusqu'en 1611?

Le 5^e étage est celui des cloches. Nous savons par le curé Kneip qu' "anciennement, il y avait trois cloches autrefois à Tohogne, mais, à la grande révolution de 1793, les républicains français enlevèrent les deux plus petites; la plus grosse des trois, estimée à 700 livres, fut sauvée" (RDF Kneip 1839, pp. II à VII et p. 50). Appelons cette cloche P1. Une cloche plus grosse, de 1.053 livres de Liège, soit 492 kg, fondue par Gaulard-Chaudron de Liège, quartier Sainte-Marguerite, fut livrée le 13 août 1839. Appelons cette cloche G1. Il était convenu que la cloche serait transportée par bateau de Liège à Barvaux. Le batelier a touché 12,40 F.

Les archives nous livrent quelques noms de paroissiens: Nicolas Coquay, qui a ramené la cloche de Barvaux et a touché pour "voyage" 4 F; Antoine Coquay, "pour un bois de mouton" 2 F; Joseph Breulheid a été chercher le batan; Antoine Bovy a aménagé la charpente des cloches: "pour la façon de la boiserie" 25,50 F; Joseph Bair, le maréchal, a façonné les ferrailles: 19,06 F.

La petite cloche (P4) pèse 730 kg; elle a remplacé en 1947 P3 de 1884, dédiée à saint Donat, qui avait été fêlée. Elle a été fondue par G. Slegers de Tellin. Elle a eu pour parrain M. Edouard Haufroid et pour marraine Mme Martha Haufroid, épouse de M. Joseph Martiny.

La grosse cloche (G3) est de 1858; elle s'appelle Martin. Elle pèse d'après l'inscription 1.025 kg et a été coulée à Tellin par Causard et fils. D'après le fondeur, son alliage est le même que celui qui entrait dans la composition des cloches du XIII^e siècle, "les meilleures que l'on connaît". Son parrain a été M. Ferdinand Hubin, bourgmestre; sa marraine: Mme Clémentine Detier, épouse de M. Joseph Bontemps. Le 25 août

1944, quelques jours avant leur débâcle, elle fut enlevée par les Allemands. Retrouvée à Forrières où elle avait été abandonnée, elle fut récupérée.

L'électrification des cloches fut faite en 1947 par la Firme Mathieu de Floreffe. Les anciens qui ont entendu la sonnerie manuelle des cloches trouvent que la sonnerie actuelle, parce que mécanique, n'est plus aussi belle qu'autrefois.

Détail curieux à signaler: une gravure sur une pierre de l'encadrement intérieur de l'ouïe orientale du clocher représentant une église avec clocher et nef à trois fenêtres.

Les nefs

Les 3 nefs de l'église sont romanes; elles s'inspirent du plan des basiliques romaines, sorte de forum couvert où l'on rendait justice et où s'assemblaient les citoyens. La basilique romaine consistait, en général, en une grande salle rectangulaire séparée des bas-côtés par des colonnes; chaque nef se terminant par une abside semi-circulaire où siégeait un tribunal. L'allure romane des nefs de l'église a été généralement bien conservée malgré les travaux effectués au cours des temps.

Le décor architectural est inexistant: pas de chapiteaux ou de piliers sculptés; rien que la caractéristique essentielle de l'art roman: arcs en plein cintre et piliers massifs. Pas de voûte en arêtes non plus, mais un plafond plat enduit (jusqu'en 1974) qui a remplacé un plafond en bois soutenu par les entrails de la charpente, ce qui était habituel dans nos régions. En effet, au nord d'une ligne idéale de démarcation qui suit à peu près le cours de la Loire, les édifices romans n'étaient couverts que d'une charpente et d'un plafond en bois. Au sud de cette ligne, ils ont reçu des voûtes qui appartiennent à des types variés. La beauté essentielle de notre église, dont la plupart des éléments romans ont été conservés, réside dans la sobriété de sa ligne architecturale.

La longueur de la grande nef est de 16,91 m; sa largeur est de 6,35 m. La largeur totale des nefs est de 13,49 m. Sont romanes et intactes, les 5 arcades

en plein cintre qui séparent la grande nef des petites nefs. Leurs claveaux, faits de pierres plates et irrégulières, posées sur chant, sont visibles sous l'enduit des murs gouttereaux de la grande nef. De chaque côté, ces arcades s'appuient sur 5 piliers massifs et une colonne. Deux de ces piliers sont engagés dans la maçonnerie; l'un dans le mur du fond, l'autre dans le chœur. Tous ces supports, dépourvus de base, sont couronnés d'une imposte formant abaque, absente du côté des petites nefs.

Dans une étude récente, (Schockaert, pp. 56, 57, 72), l'auteur émet l'opinion que les angles de ces piliers ont été arrondis à une époque qu'il est difficile de déterminer; que les deux derniers, vers le chœur, auraient été remplacés, en sous-œuvre, par des colonnes, probablement au XVIII^e siècle. Il est certain que tous ces supports ont été carrés à l'origine, ou mieux, rectangulaires.

Après une visite à l'église de Tohogne en 1906 de la Société diocésaine d'art et d'histoire de Namur, le rapport de celle-ci faisait la remarque que les piliers, carrés à l'origine, avaient été "malencontreusement arrondis".

Les baies des fenêtres hautes de la grande nef sont également romanes. Leurs claveaux, identiques à ceux des arcades de la grande nef, sont visibles de l'extérieur. Avant 1975, leurs châssis étaient en fonte.

Les absidioles semi-circulaires empâtées dans la maçonnerie des pignons nord et sud des bas-côtés, s'ouvrant en cul-de-four en prolongement des "manottes" (petites nefs), sont romanes elles aussi. Chacune se termine à l'extérieur par une arcade aveugle pratiquée dans le mur du pignon. Avant 1975, seule celle de gauche était visible; celle de droite étant masquée depuis la construction de la sacristie (en 1904).

Une petite baie romane, aménagée dans chacune de ces arcades, éclairait jadis (c'est à nouveau le cas de nos jours) chacune de ces absidioles où se trouvait autrefois déjà un autel.

A droite, dans l'absidiole, se trouvait l'autel Saint-Sébastien. A gauche, celui de Saint-Pierre.

Le dessus de la petite nef, depuis l'abside jusqu'à la fenêtre voisine et probablement au-delà, s'appelait la chapelle Saint-Sébastien ou de Presseux. A gauche, c'était la chapelle Saint-Pierre.

Les chapelles étaient réservées à certaines familles; elles y avaient leurs bancs et leur sépulture. Détail généralement ignoré, ces chapelles étaient séparées de la nef centrale et du restant de la petite nef occupé par les paroissiens, par une clôture. Nous trouvons la trace de la clôture à l'intérieur de la petite nef dans un texte de la "résolution" de 1664, l'official du Condroz faisant la distinction entre les travaux à exécuter "intra cancellos", à l'intérieur de la clôture, à charge des recteurs ou bénéficiers des autels en "icelles manottes" et ceux à exécuter "extra cancellos", en dehors de la clôture, à charge des paroissiens (R.N. pp. 104-105).

En 1683, cette clôture, à l'intérieur de la petite nef, existe encore. Maître Lambert de Feroz, dit "de Presseux", vicaire de Tohogne, décédé le 7-1-1683, est enterré "in appendice orientali ecclesiæ infra cancellos Sti Sebastiani": dans l'appendice oriental (!) de l'église, au-dessous (c'est-à-dire plus bas que...) des cancels (clôture) de Saint-Sébastien. Le curé Duchesne aurait dû écrire: "dans l'appendice méridional".

Du temps du curé Bourdon, la clôture séparant la chapelle du restant de la petite nef n'existe plus, mais celle qui sépare la chapelle de la "nave" (grande nef) existe encore. Il rappelle, en effet, que, en 1716, les paroissiens ont réparé le toit de l'appendice méridional, mais qu'ils n'ont pas voulu réparer le toit de la chapelle de Presseux, bien que se trouvant du même côté, prétendant que cette réparation est à charge de la famille de Presseux, puisque cette chapelle "ne sert que pour elle, où elle a ses bancs et sa sépulture à l'exclusion des autres paroissiens, étant ci-devant séparée du reste de l'appendice par une "treille", comme elle se voit encore présentement séparée de la nave".

L'archidiacre prit, le 4 juin 1720, une décision obligeant les paroissiens à faire les réparations, décision en contradic-

tion avec celle qui avait été prise en 1664.

A chacun de ces autels situés dans les chapelles, était annexé un bénéfice, c'est-à-dire un revenu fondé qui servait, entre autres, à payer le prêtre célébrant la messe à ces autels. On disait; le bénéfice Saint-Sébastien; le bénéfice Saint-Pierre. Le bénéfice Saint-Sébastien a été fondé en 1515 par la famille de Presseux. Le collateur, ou recteur, ou bénéficiaire de ce bénéfice, qui choisissait le prêtre devant dire la messe, était en 1700, Gilles de Presseux (Gilles? Serait-ce l'autre prénom de Godefroid de Presseux, bénéficiaire pendant 75 ans, de 1695 à 1770?). Nous ne savons pas quand le bénéfice Saint-Pierre a été fondé.

En 1700, le collateur du bénéfice Saint-Pierre était M. de Ghélin de Verlaine († 4-4-1736), représentant Monsieur d'Othée. Le desservant (beneficiatus) en 1700, était le chapelain de Tohogne, Hubert Hubin; celui de l'autel Saint-Sébastien était en 1700, Noël Runen, chapelain de My, décédé le 8-8-1708, et enterré à l'église "devant l'image du saint ange gardien". Chacun de ces prêtres disait la messe une fois par semaine à son autel respectif.

Les collateurs, ou recteurs ou bénéficiers avaient l'obligation de faire les réparations à leur "chapelle" et de fournir le nécessaire pour le culte. Ainsi, par ex. en 1700, entre autres, la fenêtre de la chapelle Saint-Sébastien doit être réparée; ce sera à charge de Gilles de Presseux. (R.N. pp. 107-108).

Revenons aux fenêtres des nefs. Nous savons, par les archives, qu'il y avait autrefois des vitraux aux fenêtres des nefs de l'église. Ce n'était probablement que des verres de couleur, mais enchâssés dans des lamelles de plomb. En 1664, il est constaté des dégâts aux "verrières" de la nave et des manottes c'est-à-dire de la grande nef et des petites nefs. Il faudra les réparer. (R.N. p. 101 et p. 104, numéros 5 et 6).

Nous savons déjà que la 5^e fenêtre du bas-côté gauche, vers le chœur, est gothique, probablement du XV^e siècle, peut-être à la suite de la bataille de Tohogne du 3 avril 1490.

Nous avons déjà dit que les fenêtres hautes de la grande nef sont romanes. A propos des fenêtres des bas-côtés, on peut se demander si, à l'époque romane, il y avait déjà 10 fenêtres, 5 de chaque côté, et si elles étaient déjà aussi grandes. Peut-être n'y en avait-il que 3 de chaque côté. Rappelons-nous la pierre gravée, à l'intérieur du clocher, représentant une nef d'église avec 3 fenêtres! Peut-être, à l'époque romane, les fenêtres, au lieu d'être disposées en face des travées comme elles le sont actuellement, étaient-elles disposées autrement. (Schockaert, pp. 48, 54, 61).

Le fait de l'existence autrefois d'une petite porte romane sous la 2^e fenêtre côté nord et d'une autre sous la 4^e fenêtre côté sud, fait problème. (Schockaert, pp. 50 et 51).

Il reste que, abstraction faite de la fenêtre gothique, il existe 9 fenêtres qui appartiennent à deux périodes de construction. De l'intérieur, on ne voit guère la différence entre les fenêtres de la nef centrale et celles des bas-côtés. Mais de l'extérieur, on remarque facilement que celles-ci ne sont pas d'époque, bien qu'elles soient en plein cintre. Les encadrements, au lieu d'être composés de claveaux comme ceux des fenêtres romanes, sont faits de moellons calcaires taillés.

Un examen attentif de ces fenêtres (des bas-côtés) fait découvrir qu'elles appartiennent à deux genres différents et par conséquent à deux époques de construction. Les unes sont du XVII^e siècle, les autres sont du XVIII^e.

Le curé Duchesne, qui s'est attelé à l'exécution des travaux décidés en 1664, a fait faire 4 fenêtres nouvelles. Du côté sud: la 2^e, la 4^e et la 5^e. Du côté nord: la 3^e. Leurs encadrements apparaissent nettement plus anciens et moins travaillés que les suivants.

Le curé Poncin a fait faire 5 fenêtres (R.N. p. 263). Du côté sud, la 1^{re} et la 3^e. Du côté nord: la 1^{re}, la 2^e et la 4^e. Ces fenêtres sont facilement reconnaissables: les pierres des encadrements sont taillées "en palette". (Schockaert, pp. 52-54).

A quelle époque remontent les anciens châssis en fonte des fenêtres

des bas-côtés? Le curé Kneip écrit que "le plafond et les fenêtres ont été faits en même temps" à l'occasion des travaux de 1828-1830. Nous pensons qu'il ne s'agit que du plafonnage des fenêtres.

Le curé Fréron signale, lui, en 1880, au moment de son départ, parmi les travaux exécutés dix ans auparavant, donc en 1870, des "fenêtres neuves". Il s'agit des fenêtres en fonte conservées jusqu'en 1975. Ce qui est confirmé par un passage du *Liber memorialis*, p. 3. Le curé Deldef y écrit: "Précédemment, on avait remplacé les anciennes fenêtres".

Le jubé

Bien des personnes seront étonnées en apprenant que le jubé de l'église de Tohogne a vécu moins de 150 ans; il a été construit en 1838, du temps du curé Kneip. Il a coûté la somme de 453 F; les jeunes gens de la paroisse ont donné 115 F (RDF 1, p. 8). Le maître-chanteur de cette époque (le *mârlî* en wallon) était Charles-Joseph Ninane, dit Joseph, époux de Marie-Jeanne Degive. Avant 1838, il chantait vraisemblablement aux pupitres du chœur, comme nous l'avons encore vu faire dans deux paroisses. Le curé Kneip a fait faire un pupitre pour le chœur en 1828 (R.N. p. 101). En 1833, il a fait réparer "les deux pupitres du chœur" (R.N. p. 26 et RDF p. 7).

Joseph Ninane, au moment de l'arrivée du curé Kneip, était non seulement chanteur, mais aussi marguillier et trésorier de la Fabrique (R.N. p. 201). La plupart du temps, depuis 1805, il est cité comme témoin aux mariages et est renseigné comme marguillier. En tant que tel, il avait probablement comme fonctions celle de sacristain et peut-être celle de sonneur. Nous savons aussi que Joseph Ninane fut adjoint au maire de 1812 à 1816.

Le curé Kneip ne mit pas beaucoup de temps à s'apercevoir qu'il y avait du désordre au jubé et il voulut y remédier. En 1839, il règlementa l'accès au jubé, cite nommément les chantes qui peuvent y monter, notamment Joseph Ninane et ses 4 fils, ainsi que les deux

instituteurs. Les autres, qui désirent s'y rendre, devront payer 5 centimes chaque fois (RDF 1, p. 47). Déjà, en 1835, il avait nommé l'instituteur Delneuville et Martin Deville, garde champêtre, ancien soldat de Napoléon, pour maintenir le bon ordre à l'église (RDF 1, p. 40).

En 1854, le curé Fréson, à cause du désordre régnant au jubé, charge Joseph Dumont-Francotte de se placer au-dessus de l'escalier du jubé, avec la consigne de ne laisser passer que les chantes. Les autres personnes qui voudraient y avoir une place, devront payer chaque année 4 F (RDF 1, p. 85).

D'autres chantes succédèrent à Joseph Ninane. Voici quelques noms: Ernest Ninane, son fils; Alexis Ninane (1868), Edouard Haufroid, Philomin Ninane (1872), Napoléon Ninane (1898), Augustin Ninane dit Auguste..., Arthur Ninane-Michel et enfin Gilbert Ninane (1952-1974).

Il y a eu au presbytère de Tohogne 2 antiphonaires en plain-chant, à couverture de cuir, édités à Liège en 1786, achetés par le curé Simon, l'un en 1795 pour 29 florins, l'autre en 1804 pour 25 florins. Il est certain qu'ils ont servi aux chantes du chœur et à ceux du jubé pendant des générations. Le premier harmonium a été acheté en 1896 pour la somme de 850 F du temps du curé Deldef. Jusqu'alors, les Chants avaient toujours été sans accompagnement. (L.M. Deldef, p. 5).

Le premier organiste fut Théophile Gustin, instituteur. L'harmonium fut vendu en 1921 pour la somme de 1.900 F et remplacé en juin, par les orgues achetées au facteur d'orgues Lemercinier de Jambes. Elles comprenaient alors 5 jeux. Le buffet, gothique, provenait de l'église des bénédictines de Maredsous. Tout compris, les orgues ont coûté la somme de 14.565 F. Le congrès eucharistique cantonal du 8 août 1921 fut l'occasion d'une inauguration solennelle. Plus de 1.500 personnes étaient accourues de tous les coins du doyenné et même des frontières liégeoises pour la cérémonie de l'après-midi, d'abord en plein air, puis à l'église. Les accents formidables du

dernier cantique, chanté par la foule, firent le désespoir de l'artiste qui avait été appelé de Marche pour tenir les orgues. En novembre 1923, les orgues furent complétées par l'addition d'un jeu et demi, ce qui coûta la somme de 2.900 F (L.M., pp. 20-21). Le jubé et les grandes orgues ont disparu avec la restauration de 1975.

Les plafonds des nefs

Le plafond primitif de l'église était sans doute en bois; celui d'avant la restauration de 1975 était enduit, en plâtrage, accroché par des lattis aux entrants de la charpente. Le long des murs gouttereaux de la grande nef, à gauche et à droite, sous le plafond, au-dessus de l'ébrasement des fenêtres hautes, courait une corniche moulurée en stuc.

Le plafond de la grande nef se trouve à 9,80 m du sol; celui des petites nefs à 5,61 m.

C'est en 1830 que nous rencontrons pour la première fois, dans les archives, le mot plafond. Le curé Kneip note, parmi d'autres travaux, qu'il en a fait faire un. (R.N. travaux, p. 201; RDF Kneip, p. 7).

Auparavant, le mot plafond n'est jamais employé; c'est toujours le mot plancher ou tabulatum en latin. Tabulatum a deux sens: c'est le plancher du dessus ou plafond ou le plancher du dessous ou parquet. Il est exclu qu'il puisse s'agir d'un parquet, l'église étant pavée. Il est question de ce pavement en plusieurs endroits de la résolution de 1664.

Les mots "planchers" et "tabulatum" que nous rencontrons en plusieurs endroits des archives doivent donc être compris dans le sens de plafond en bois.

En 1664, les "planchers" des "manottes" (petites nefs) doivent être réparés. (R.N. p. 101, n° 4; p. 105 n° 6). Idem en 1700, le "tabulatum" de la nave ou grande nef doit être réparé par les décimateurs (R.N. p. 108). Idem en 1700, celui des "appendices" ou petites nefs, doit être réparé par les paroissiens (R.N. p. 108). Celui de la "chapelle" Saint-Pierre est réparé après 1720 (R.N.

p. 111).

L'église romane de Celles (Dinant) a conservé son plafond-plancher. Plus près de nous, l'église de Wéris l'avait perdu au cours du XVIII^e siècle, mais un nouveau posé sur une charpente neuve a été replacé en 1913, au-dessus des 3 nefs, à l'occasion de travaux entrepris pour rendre à l'édifice son originalité romane. De même à Ocquier, vers 1960.

Le plafond d'avant 1975, en plafonnage, date donc de 1829-1830, du temps du curé Kneip. Mai auparavant, l'église était-elle plafonnée? Nos archives sont muettes à ce sujet. S'il y a eu un plafond en plafonnage, ce fut au XVIII^e siècle, et non vers les années 1612-1617, comme le suppose l'auteur d'une étude récente. (Schockaert, p. 59).

En effet, au début du XVIII^e siècle, il y avait encore au-dessus des nefs, un plafond-plancher, tandis que le plafond du chœur était déjà ce qu'il est maintenant. Le dernier témoignage au sujet du plafond en bois date de 1720, du temps du curé Bourdon. Mais, en 1727, arrive à Tohogne le curé Léonard Poncin, plein de zèle pour la restauration intérieure de l'église. S'il y a eu, dans l'église de Tohogne, un premier plafond en plafonnage, au XVIII^e siècle, et donc avant celui de 1829-1830, il est tentant de penser que c'est du temps du curé Poncin qu'il a été réalisé. C'était bien dans le goût de l'époque. N'est-ce pas en ce XVIII^e siècle, que les plafonds en bois de la plupart des églises romanes de notre pays ont disparu pour faire place à des plafonds en plafonnage?

Le curé Poncin signale dans R.N. pp. 160-162, qu'il a fait plafonner toutes les chambres de la maison pastorale, vers 1729. N'aurait-il pas eu le même souci pour son église?

Le pavé

Nous avons vu précédemment que l'official du Condroz avait noté en 1664 que le pavé était, en général, defectueux et devait être réparé. Il semble que ce pavé, lors de la restauration de l'église vers les années 1680, n'avait été réparé que sommairement. Car, le premier souci du curé Poncin paraît avoir été

le remplacement de ce pavé. En effet, son vicaire Léonard Bohon, écrivant la notice du curé en 1762, après le décès de celui-ci note: "premièrement, il a sollicité pour avoir un pavé..." (R.N., p. 262).

Ce fut du temps du curé Deldef que fut placé le pavé maintenu dans l'église jusqu'en 1975. La décision fut prise par le Conseil de Fabrique le 27-10-1901 (RDF 2). Le projet de l'architecte provincial Cupper prévoyait toute l'église en carreaux de céramique. Le Conseil de Fabrique modifia le projet en décidant de faire placer des carreaux de céramique seulement dans l'allée centrale et des carreaux de marbre bleu de Dinant dans le reste de l'église. Le projet fut à nouveau modifié puisque le chœur fut pavé, lui aussi, en carreaux de céramique, comme l'allée centrale. Seule, la grande nef, en dessous des bancs, fut pavée en carreaux de marbre bleu de Dinant, alors que le même pavement avait été prévu pour les petites nefs. Dans celles-ci, nous voyions des carreaux gris de calcaire, avec ça et là quelques carreaux en marbre bleu de Dinant. Il est impossible de déterminer s'il s'agissait là d'un ancien pavé resté en place, ou s'il s'agissait d'un nouveau pavé. Il est à remarquer que les carreaux de ces petites nefs avaient les mêmes dimensions que celles des carreaux de la grande nef: 0,32 m x 0,32 m.

Sous le pavé de l'église

Dans la plupart des églises anciennes, on trouve souvent des dalles funéraires. Certaines sont remarquables. Les unes sont restées à l'endroit primitif de la sépulture; d'autres ont été déplacées et encastrées dans les murs de l'église. Même les plus simples nous invitent à la réflexion sur la fugacité des choses de ce monde, sur le sens de la vie et de la mort. Certaines sont de précieuses sources écrites pour le chercheur qui y trouve des renseignements qu'il cherche peut-être depuis longtemps; non seulement des noms, des dates, mais aussi, sur certaines, l'indication de titres, de fonctions exercées, des reproductions d'armoiries ou autres détails sculpturaux.

Il y eut des inhumations dans les églises depuis les temps les plus anciens. Elles furent interdites par Joseph II, "le roi sacristain", par décret du 26 juin 1784. Il est certain que de nombreuses inhumations ont été faites dans l'église de Tohogne. Normalement, chaque sépulture était signalée par une pierre tombale. Or, nous n'avons plus que deux pierres tombales, celles des curés Bourdon et Poncin. Tous deux avaient été inhumés dans le chœur. Leurs pierres tombales se trouvent actuellement encastées dans le mur du porche. Il en a été question précédemment. Où sont les autres? Les actes de décès d'avant 1628 ont été perdus.

Nous ne savons donc pas grand-chose sur la période antérieure à 1628. Les premiers actes de décès en notre possession sont du curé Ponce de Bras, à partir de 1628. Ce curé, comme son prédécesseur d'ailleurs (Henry de Bohon), est d'une négligence extrême. Nous n'avons aucun mariage de son temps. Il est évident que bien des décès n'ont pas été notés. Quand ils le sont, c'est toujours de façon laconique, sans précisions. Jamais une inhumation dans l'église n'est renseignée, alors qu'il y en a eu sans aucun doute. Il faut arriver au curé Duchesne et à ses successeurs pour trouver des registres tenus soigneusement et au jour le jour. Le curé Duchesne ne note qu'une seule inhumation dans l'église. Encore s'agit-il d'un prêtre, Lambert de Feroz, dit "de Presseux", vicaire de Tohogne, décédé le 16-7-1684. N'y en a-t-il pas eu d'autres sur les 32 années de son séjour à Tohogne? Par ex. celle de Henry de Longueville, époux de Marguerite Gothale, greffier de Bomal et de Houmart, décédé le 4-6-1672, qui avait demandé par testament du 9-12-1669, à être enterré à l'église. Le curé Duchesne ne mentionne pas son inhumation dans l'acte de décès.

De 1707 à 1774, du temps des curés Bourdon, Poncin et Xhignesse, 14 inhumations dans l'église sont renseignées dans les actes de décès, dont 6 prêtres. Les actes de décès des curés Bourdon et Poncin sont rédigés avec soin; il semble que rien n'a été omis. Par

contre, le curé Xhignesse ne nous a laissé aucun écrit. Les actes de 1762 et 1763 ont été rédigés d'abord par Léonard Bohon et ensuite par Joseph Nivarlet, vicaires de Tohogne.

Mais à partir de 1763 jusqu'à la fin de son séjour à Tohogne, rien n'a été écrit dans les registres par le curé Xhignesse. Il n'a laissé à son successeur, le curé Aldringen, que des feuilles volantes. Grâce à ces feuilles et au témoignage des anciens de la paroisse, celui-ci a essayé de reconstituer les actes de baptême, de mariage et de décès depuis 1764 jusqu'à son arrivée en 1775. Travail ardu, dont nous lui sommes reconnaissants, mais forcément incomplet, semble-t-il. Par ex., il ne note aucune inhumation dans l'église du temps du curé Xhignesse, ni aucune de son temps, alors que, jusqu'en 1784, les inhumations dans l'église étaient encore permises. Il serait étonnant qu'il n'y en ait eu aucune pendant ces deux périodes.

Par ex., il est peu vraisemblable que Godefroid de Presseux, prêtre et bénéficiaire (*beneficiarius*) du Bénéfice Saint-Sébastien, décédé à Tohogne le 23-6-1770, à l'âge de 97 ans, n'ait pas été enterré dans la chapelle de Presseux, alors que sa mère Anne de Fliquier, veuve de Pierre de Presseux, décédée le 3-4-1728, y avait été enterrée.

Somme toute, ce sont les curés Bourdon et Poncin qui nous renseignent le mieux sur les inhumations qui ont été faites dans notre église.

Nous savons par d'autres sources de nos archives que Godefroid, le 2^e comte de Durbuy, décédé avant 1124, a été enterré dans notre église. Il en a été question précédemment. De même, Nicolas de Vilhain, seigneur de Verlainne, et sa femme Bietlaine du Bois, dite de Sohey, y furent enterrés en 1578. Leur pierre tombale existait encore dans l'église vers 1680 et peut-être au-delà (Gourdet, n° 739).

Nous savons que certaines familles avaient leur sépulture dans les "chapelles" Saint-Pierre et Saint-Sébastien, mais nous ignorons le plus souvent, à cause de l'absence ou de l'imprécision des actes de décès, les noms de ceux

qui y furent enterrés. Aucun "de Longueville" n'est renseigné enterré dans l'église. Henry de Longueville, décédé le 16-7-1684, dont il a été question plus haut, n'y a peut-être pas été enterré, malgré sa demande, mais ses ancêtres ont dû l'être.

De même, aucun "de Presseux" n'est renseigné explicitement, alors que cette famille avait sa sépulture dans la "chapelle" Saint-Sébastien. Cependant, la veuve de Pierre de Presseux, Anne de Fliquier ou Fleckier, décédée le 3-4-1728, y a été enterrée. Un seul "de Seret", Wérard, seigneur en partie de Verlaine, est renseigné enterré le 27-1-1714 dans la "chapelle" Saint-Pierre.

Aucune mention de cette inhumation dans l'église n'aurait peut-être été faite dans l'acte de décès si elle n'avait pas provoqué les protestations d'Albert de Ghélin, l'autre seigneur de Verlaine. Le curé Bourdon se justifie par le fait que ledit Wérard a un banc dans ladite "chapelle" et que le père et la première femme de celui-ci y ont déjà été enterrés. Dans l'esprit de Gilles-Albert ou Jean-Albert de Ghélin (suivant les actes), les "de Seret" (Seraing) étaient sans doute des intrus qui n'avaient aucun droit d'être enterrés dans la "chapelle" Saint-Pierre. Aussi, ne voulut-il pas que sa femme et lui-même fussent enterrés dans l'église à Tohogne où le sacrilège avait été commis, mais à Verlaine, dans la chapelle castrale. Ce que le curé Bourdon accepta "ex pastoris gratia", par faveur spéciale.

Ce fut sa femme Alix de Frémicourt qui mourut la première, le 9-3-1720. Lui-même mourut le 4-4-1736. La pierre tombale de sa femme existe encore dans l'ancienne chapelle de Verlaine. L'épithaphe rédigée par de Ghélin est assez incompréhensible pour celui qui n'est pas au courant du cas Wérard de Seret. Elle exprime encore une certaine rancune.

de Ghélin proteste encore. C'est parce que "autrui" a été enterré dans le sépulcre de leurs "devanciers" qui ne demandaient qu'à reposer en paix, qu'ils ont choisi, ici et sa femme, leur lieu de sépulture lui, dans la chapelle de Verlaine.

Nous n'avons pas de renseignements sur le fondateur du bénéfice Saint-Pierre. Peut-être la fondation a-t-elle été perdue au cours de la guerre des Pays-Bas, comme ce fut le cas pour le bénéfice Saint-Sébastien au sujet duquel nous avons cependant plus de renseignements.

Faut-il conclure, à la lumière de cet incident entre de Seret et de Ghélin, que le bénéfice a été fondé par un ancien seigneur de Verlaine et que la "chapelle" Saint-Pierre était celle des seigneurs de Verlaine, ceux du moins qui étaient apparentés à l'ancienne famille des "de Verlaine"? Le bénéfice Saint-Pierre doit d'ailleurs avoir un rapport avec Verlaine puisque le curé Kneip et le Conseil de Fabrique essayent de récupérer en 1834, au profit de la chapelle de Verlaine, des terres provenant des bénéfices Saint-Remacle et Saint-Pierre cédées au domaine au moment de la vente des biens ecclésiastiques. Essai infructueux, car le sieur Albert Henry, receveur des contributions à Marche, présenta un acte d'achat (RDF, Kneip pp. 32 et 49).

Si certaines personnes, apparentées aux fondateurs des bénéfices, pouvaient être enterrées, par privilège reconnu depuis longtemps, dans leur chapelle respective, il n'en était pas de même pour les autres personnes nobles ou roturières, qui devaient au préalable demander l'autorisation. Ainsi, par ex. Pierre-François de Nonancourt, écuyer, seigneur de Thionville, prévôt de Durbuy de 1719 à 1746, habitant à Tohogne, obtint l'autorisation d'être enterré dans l'église. Autorisation d'abord accordée par le curé Bourdon puis confirmée ensuite par l'archidiacre du Condroz, le 1^{er} octobre 1726. (R.N. p. 109). Il fut enterré dans le chœur de l'église en 1748; trois de ses enfants furent enterrés dans l'église avant lui.

Il est sûr qu'un certain nombre de pierres tombales, encastrées dans le pavement, ont disparu. L'official du Condroz, en visite à l'église de Tohogne en 1664, constate que le pavé de l'église est, en général, défectueux. "Le pavé de la nave n'est aucunement bon; il est en quelque endroit dérompu par la

sépulture de quelques particuliers, comme aussi celui de la manotte où est l'autel St-Pierre; le pavé devant l'autel St-Sébastien est inégal et dangereux pour chopper et réparable." (R.N. p. 101).

Nous pensons que c'est à l'occasion des travaux qui suivirent que beaucoup de dalles funéraires ont disparu. Par exemple celles de Nicolas et Jean de Vilhain, seigneurs de Verlaine (dalles retrouvées en morceaux sous l'autel Saint-Pierre lors de la restauration de l'église en 1975; seule celle de Jean de Vilhain, époux de Marie de Fourneaux, a été reconstituée et placée dans le chœur, côté gauche).

Nous avons entendu émettre l'opinion que le pavement de l'église aurait été exhaussé. A notre avis, cela ne repose sur aucun argument valable.

Le chœur

Le chœur a été rebâti en 1682, du temps du curé Duchesne, par les seigneurs décimateurs. Cette décision avait été prise en 1664. Il avait été convenu tout d'abord, à cette époque, que tous les revenus appartenant à l'église, à échoir pendant les 6 années suivantes, seraient mis aux enchères, de façon à avoir immédiatement un certain capital. La "tierce parte", portant sur les 2 premières années, serait affectée "par anticipation" aux réparations du chœur; les deux autres tiers, portant sur les 4 années suivantes, devant se payer, année par année, à l'église "pour le service et offices divins".

Il semble que l'official croyait, à tort, que la "tierce parte" revenait au curé de Tohogne, qui dès lors devait contribuer aux réparations du chœur. Une note du curé Poncin donne à penser que cette décision n'a pas été mise en pratique. Il écrit: "Si cette résolution avait été mise en exécution, les 2/3 n'auraient pas suffi à fournir le nécessaire à l'autel". (R.N., p. 102, n° 2).

Le curé Bourdon précise d'ailleurs, en relatant les faits, que le curé de Tohogne n'a jamais contribué aux réparations du chœur pour la raison qu'il n'a pas "la tierce" des dîmes dans sa paroisse. (Reg. Bourdon, p. 23 et R.N.

p. 99).

La date de la reconstruction nous est fournie par les archives. (Reg. Bourdon, p. 18 et R.N. pp. 95 et 107). Cette date se trouve gravée à l'extérieur, sur le linteau d'une des deux petites fenêtres du chevet de l'église, laquelle est située au-dessus de la porte qui s'ouvre sur le cimetière. Le chœur n'est donc plus roman; de même, la tour qui a été rebâtie au cours de la même campagne de travaux décidés en 1664, à la suite de dévastations dont nous avons essayé de retrouver les auteurs.

Le chœur était en bien mauvais état lors de la visite de l'official du Condroz en 1664. Il était "totalement ruineux, les murailles "crenées" de 3 côtés, la voûte menaçant ruine". Il fut décidé qu'il serait rebâti "a novo, ab ipsis fundamentis", à neuf, à partir des fondations elles-mêmes. Nous avons déjà noté la différence de maçonnerie entre les murs des nefs et ceux de la tour et du chœur. Ici, elle est beaucoup moins grossière: les moellons en calcaire sont soigneusement appareillés et disposés en assises horizontales.

Le chœur se compose d'un presbyterium rectangulaire couvert d'une voûte en berceau sur lattes et d'un chevet (abside) polygonal couvert d'un cul-de-four, également sur lattes. Le presbyterium a 5,54 m de largeur sur 5,03 m de profondeur. L'abside a 2,23 m de profondeur. (Schockaert, p. 63).

Il y a une nette coupure entre les nefs où règne le plein-cintre et le chœur qui apparaît dans son style XVII^e siècle, avec ses deux grandes fenêtres rectangulaires, avec son retable monumental baroque, en bois, dominant un autel plaqué marbre (encore en 1974) et s'élevant jusqu'à la voûte du chœur; et derrière celui-ci, un peu sur le côté, deux autres fenêtres rectangulaires elles aussi. Le fait que la voûte du chœur reprend probablement la ligne de l'ancienne voûte ne corrige pas l'impression que nous avons d'entrer dans un monde nouveau. Puisque nous sommes dans une église romane, on voudrait voir, s'appuyant sur les deux piliers carrés qui se trouvent à l'entrée du chœur, l'arc triomphal traditionnel des églises

romanes, avec, en dessous, sa "trabes" poutre horizontale, encastrée dans ces mêmes piliers.

Certains ont prétendu, mais à notre avis c'est une erreur, que l'arc triomphal a été conservé. Ce serait l'arc en berceau, surbaissé, qui se trouve à l'entrée du chœur, un peu plus bas que la voûte actuelle, elle-même en berceau. Il est vraisemblable cependant que cet arc surbaissé, de même développement que la voûte actuelle du chœur, soit un élément roman de la voûte primitive en berceau, conservé lors des travaux de 1682 (Schockaert, p. 66).

A notre avis, l'arc triomphal a disparu lors de la reconstruction du chœur. Ce fut une erreur au point de vue architectural, mais le maître de l'ouvrage et les gens de l'époque ne se sont pas placés à ce point de vue.

L'autel roman, car il devait exister, était essentiellement, soit une table de pierre supportée par des colonnettes en pierre, soit un bloc de maçonnerie. En cette fin du XVII^e siècle, on voyait les autels autrement; la mode avait changé, et c'est ainsi que s'élevaient un peu partout des retables monumentaux, en marbre ou en bois, contre lesquels s'appuyaient les autels. En 1682, l'autel actuel n'existait certainement pas encore, mais il était prévu. L'arc triomphal allait gêner la vue sur l'autel monumental, dans toute sa hauteur. C'est pourquoi, il devait disparaître.

Nous pensons que l'arc triomphal primitif, ainsi que la "trabes", s'appuyaient sur les deux piliers carrés qui se trouvent à l'entrée du chœur. A quoi d'ailleurs auraient servi ces deux piliers qui dépassent à peine le plafond actuel de la grande nef, si ce n'est à supporter l'arc triomphal? (Schockaert, pp. 66-67).

A 1,60 m du sol, ces piliers portent à faux sur deux colonnettes. Et derrière chacune de celles-ci, le pilier est profondément évidé. Celle de droite, d'une hauteur de 0,50 m, est intacte; elle est de style roman rhénan. Sa base est identique à son chapiteau cubique. Celle de gauche, d'une hauteur de 0,35 m, devait être à l'origine identique à celle de droite; sa base est intacte, mais le

fût et le chapiteau ont été brisés. La réparation ne lui a pas rendu son chapiteau cubique. Actuellement, elle est couronnée par un dé circulaire relié au fût par une moulure circulaire saillante. Pourquoi cet évidemment des deux piliers derrière ces deux colonnettes? Tout d'abord, ces colonnettes semblent être un vestige du droit d'asile. C'était l'avis de l'abbé D. Guillaume, du diocèse de Liège, historien et archéologue, dans une lettre du 27 août 1934, adressée au curé Rulmont de Tohogne: "Vos colonnettes, écrit-il, sont un vestige rarissime du droit d'asile... Elles peuvent bien être du XI^e siècle et avoir appartenu à l'ancienne église de Tohogne, ou bien, tout au moins, être du XII^e siècle, c'est-à-dire de l'époque de la construction actuelle...". Ces colonnettes seraient donc des "pierres de liberté".

Avant d'être adopté par l'Eglise pour ses plus anciennes églises et leurs dépendances: cours, portiques, tours, cimetières..., ce droit d'asile était déjà en usage chez les Israélites, les Grecs et les Romains. Le droit d'asile était accordé aux fugitifs ou présumés coupables qui ne pouvaient être extraits par l'autorité séculière sans la permission de l'évêque, ou tout au moins, du recteur de l'église. Les transgresseurs du droit d'asile étaient punis de l'excommunication "latæ sententiæ". Les meurtriers, les ravisseurs, les adultères... ont toujours été exclus de ce privilège. A partir du XIII^e siècle, ce droit subit de nombreuses restrictions. En France, par ex., à partir de 1539, on ne reconnut plus comme inviolables que les maisons royales, les hôtes des ambassadeurs et le Temple.

A une époque où la justice était facilement arbitraire et expéditive, la vengeance privée fréquente, le droit d'asile dont jouissaient certaines églises était une mesure humanitaire mettant à l'abri ou des innocents ou des coupables craignant, à juste titre, des sanctions disproportionnées. Actuellement, la loi ecclésiastique reconnaît encore, en principe, le droit d'asile dans les églises (c. 1179), mais sans indication de sanctions. Il semble cependant qu'actuellement peu d'Etats en tiennent compte.

D'autre part, on se demande pourquoi il y a cet évidement dans la maçonnerie de chacun des piliers, derrière chacune des colonnettes. Certains ont pensé que cet évidement avait été pratiqué pour permettre aux fidèles se trouvant dans les bas-côtés, aux premiers rangs, de voir l'autel. A notre avis, le résultat est assez mince et sans proportion avec l'importance du travail qui a dû être effectué. Pourquoi ne pas adopter une autre explication? L'évidement, selon nous, permettait au réfugié de passer le bras autour de la colonnette, de s'y attacher et de marquer ainsi sa volonté de profiter du droit d'asile.

A la chapelle romane de Saint-Fontaine, près de Pailhe, se trouve une colonnette du même type, avec aussi un évidement derrière la colonnette. Un curieux petit personnage portant un sac sur le dos est sculpté sur la face arrière. Comme à Tohogne, il peut s'agir aussi d'une "pierre de liberté".

Il est difficile de se représenter comment était le chœur roman. Il devait avoir la même largeur que le chœur actuel. Il est certain qu'il était moins profond, car, à l'occasion du repavage du chœur en 1902, on a retrouvé les fondements de l'abside du chœur. (L.M. Deldef, p. 10). Est-ce à l'occasion de ce travail que l'on a retrouvé derrière le grand autel, une pierre trouée, appelée "pastoforia", objet que l'on ne trouve mentionné que dans les constitutions apostoliques où saint Pierre prescrit la manière de construire les autels? Et, sous une dalle voisine, on mit aussi à jour, un vase de terre rouge et, à côté, un coutelas. (T.C. de Belgique, 15 novembre 1924).

On peut supposer, comme il a été dit plus haut, que le chœur roman était déjà couvert d'une voûte en berceau qui s'achevait en cul-de-four comme les deux autres chapelles latérales. Faut-il aussi supposer que les murs intérieurs du presbyterium, comme à Chardeneux par ex., étaient ornés de grandes arcades aveugles semblables, mais en plus grand, à celles qui se trouvent derrière les chapelles latérales, dans la maçonnerie du pignon? C'est possible,

mais comment le prouver puisqu'il ne reste rien de l'ancien chœur?

On peut raisonnablement penser qu'il y avait au moins 3 fenêtres romanes dans le chœur, deux de chaque côté et une derrière l'autel.

Qu'est devenu l'ancien autel roman du chœur? Il n'était sans doute plus du goût de l'époque. On en fit donc un nouveau. Faisons la distinction entre autel et retable; le retable est la construction en bois élevée contre l'autel; l'autel, bloc de maçonnerie, a forcément été construit en premier lieu.

Dix-huit ans se sont passés depuis la reconstruction du chœur et l'archidiacre du Condroz, faisant visite à l'église le 28 septembre 1700, note que l'autel n'est pas consacré, qu'il lui manque la table d'autel. Il note aussi d'autres défauts. En conséquence, les seigneurs décimateurs seront mis à contribution. (R.N., p. 108).

Un autel en maçonnerie, autel fixe, doit toujours être couvert, dans sa totalité, d'une table de pierre et être consacré par l'évêque pour qu'il soit permis d'y dire la messe. Il est impensable que le curé se soit abstenu de célébrer la messe à cet autel, et cela, pendant des années. Il est possible qu'il ait tourné la difficulté en célébrant à l'autel tel quel, mais muni cependant d'une simple pierre d'autel, suffisante pour pouvoir y placer l'hostie, le ciboire et le calice, comme cela se fait quand il s'agit de simples autels en bois.

L'archidiacre ne fait aucune remarque au sujet de l'autel latéral gauche. Mais il note au sujet de l'autel latéral droit qu'il n'y a pas de peinture sur la table d'autel. "Non est pictura in tabula altaris." Nous nous demandons quel est le sens exact de cette remarque. Cet autel aurait-il été en bois, couvert d'une table en bois, avec au milieu, encastrée, une simple pierre d'autel consacrée? Dans ce cas, on devrait en conclure que les deux autels latéraux ont été construits en dur après la construction en maçonnerie du maître-autel et qu'ils ont été consacrés en même temps que ce dernier.

Bref, on dut encore attendre dix ans pour que le maître-autel soit consacré,

le 19 août 1720, par Mgr Libois, évêque de Thermopole et suffragant de Liège. C'est la même année et probablement au cours de la même tournée qu'il consacra les autels de Wéris et de Jenneret. Il introduisit dans la maçonnerie de l'autel, selon la coutume, des reliques de martyrs: celles de saint Boniface et de sainte Claire; donna à l'autel, comme patrons principaux, la Sainte Vierge et saint Martin et, à cette occasion, transféra la dédicace de l'église qui tombait auparavant le dimanche "in albis", c'est-à-dire le dimanche de Pâques, au premier dimanche de septembre. D'où la fête locale de Tohogne qui tombe le premier dimanche de septembre.

Du fait que la dédicace de l'église était déjà célébrée auparavant, avant 1720, nous concluons que l'église était déjà consacrée, maître-autel compris, et probablement depuis son origine. L'honoraire pour la concélébration fut une pistole, payée par les décimateurs, et un écu pour le chapelain et domestiques. (Reg. Bourdon, p. III et R.N., p. 109).

Il est bien possible que l'autel du chœur soit resté tel quel, avec sa maçonnerie apparente, du temps du curé Bourdon qui mourut en 1727, avec peut-être un modeste retable en bois, et au milieu, le tabernacle qu'il s'est procuré en 1720. (Reg. Bourdon, p. III bis).

De la notice écrite par le vicaire Léonard Bohon sur son curé décédé en 1672, on est tenté de conclure que le retable baroque actuel, en bois, a été construit du temps du curé Poncin. Il écrit en effet: "... il ne cessoit pas de tems de pousser les décimateurs et les manans à toujours faire quelque chose pour l'église. Premièrement, il a sollicité pour y avoir... un autel, toutes les boizeries qui sont dans l'église". (R.N., p. 262).

Il doit s'agir ici d'un retable d'autel. Dans la pensée du vicaire, cet "autel" doit être quelque chose de très important. Nous inclinons à croire qu'il s'agit du retable du maître-autel. Peut-être est-ce lui aussi qui a fait construire le retable de l'autel Saint-Sébastien, à droite, dans le bas-côté.

Qu'est devenu le tabernacle dont il a été question plus haut, placé du temps du curé Bourdon et au sujet duquel il nous a laissé une note en 1720? "Le tabernacle posé sur le grand autel at esté procuré en partie par sire Jean Bourguignon, Pasteur de St-Paul en Brabant, qui, pour cet effet, mat donné deux pistolles; le reste, je l'ay supplée, et serat un petit mémoire de notre reconnaissance envers notre église paroissiale." (Reg. Bourdon, p. III bis).

Il est à remarquer que le curé Poncin qui a recopié dans son *Registrum Novum* un tas de renseignements figurant déjà dans le *Registre Bourdon* n'y a pas recopié cette note. Peut-être a-t-il remplacé le tabernacle de son temps. L'expositorium, qui sert à l'exposition du Saint-Sacrement, semble être de la 2^e moitié du XIX^e siècle. Le tabernacle (d'avant 1975), avec sa boiserie doublée de cuivre doré, a été placé du temps du curé Rulmont, en 1912. La boiserie qui l'entoure et le surmonte a été réalisée de main de maître par un artisan du village, Désiré Lecrenier. L'ancien tabernacle-coffre-fort a été remplacé à gauche, dans le mur du chœur (jusqu'en 1974); il était destiné à mettre en sûreté les vases sacrés. A cet endroit, la boiserie, qui a été enlevée, a probablement et malheureusement subi des dégâts et c'est pourquoi elle n'a pas été remplacée. La restauration de 1975 a permis de compléter ce lambris.

Déjà en 1898, le conseil de Fabrique, du temps du curé Deldef, avait pris la décision d'acheter un nouveau tabernacle-coffre-fort par mesure de sécurité. "Ces derniers temps, les voleurs sont entrés 3 fois dans l'église et ont tenté d'y entrer 2 autres fois." (RDF 2, 6-3-1898).

Il semble que cette décision n'a pas été exécutée du temps du curé Deldef. En effet, c'est du temps du curé Rulmont que le nouveau tabernacle a été placé (1912). Un morceau de porte en bois, appartenant vraisemblablement à l'ancien tabernacle enlevé en 1912, a été retrouvé au presbytère.

L'expositorium lui-même a dû forcément être aménagé à l'occasion du placement du nouveau tabernacle, mais

nous savons peu de choses sur cette transformation. Plusieurs personnes s'accordent, semble-t-il, pour déclarer que, autrefois, l'expositorium était situé plus bas et qu'il a été surélevé. Nous savons que, dans la suite, le fond de l'expositorium a été recouvert d'une plaque en cuivre doré (1914). Il est certain enfin que l'expositorium a été amputé de sa base dans laquelle s'introduisait la clé permettant à le bloquer ou à l'ouvrir. Mais heureusement, cette base a été retrouvée; la dernière restauration a permis qu'elle soit réunie à l'expositorium qui sert dorénavant de tabernacle, l'ancien ayant été supprimé. L'expositorium a donc été intégré au retable et abaissé.

Au centre du retable se trouve un beau tableau, tache de lumière dans le décor assez sombre de l'ensemble, représentant l'Annonciation à la Sainte Vierge.

Nous ne savons pas si le retable a été peint à l'origine. Mais si nous nous référons à une note du curé Kneip (RDF 1, p. 8), il a été peint en 1835. "Le 24 avril, on a commencé à peindre et marbrer les autels, saints, chaire de vérité, balustrade, (banc de communion?), devant d'autels. On a fini le 24 juin. Ce fut un certain Lecomte qui fit l'ouvrage et sa femme. L'ouvrage coûta 277,10 F."

La couleur brun clair que nous voyons encore sur le banc de communion (réutilisé sous les vitres de sécurité placées dans les 2 absidioles abritant la statuaire), les statues qui ont été maintenues dans l'église, datent probablement de cette époque. Nous ne savons pas quand le retable du maître-autel et la chaire de vérité ont été décapés. Les petites statues, très anciennes (du XV^e au XVII^e s.) l'ont été du temps du curé Jacquemin. Elles étaient polychromes à l'origine et cette polychromie a été retrouvée. Les statues gothiques de la Sainte Vierge et de saint Jean, qui font partie du calvaire, étaient aussi polychromes à l'origine. "Elles portent encore des traces de la polychromie primitive" nous apprend la relation d'une visite de la Société Diocésaine d'Art chrétien de Namur à l'église de

Tohogne, le 25 septembre 1906. A présent, elles sont décapées et toute trace de polychromie a disparu.

Actuellement, la boiserie du retable est vernissée, avec ça et là de la dorure, notamment sur les chapiteaux des colonnes. Nous savons que cette dorure à base de poudre d'or a été payée par Alphonse Wathy (1.950 F) à l'occasion de la peinture de l'église en 1927. C'est certainement du temps du curé Kneip que l'on a remplacé des devants d'autels, probablement en bois, par des plaques de marbre. Mais nous n'avons des renseignements que pour l'un d'entre eux, la maître-autel probablement. "Le 25-3-1842, acheté un autel en marbre 214 F" (RDF 1, p. 9). Nous savons que, précédemment, il avait fait construire l'autel Saint-Pierre, qui se trouvait jusqu'en 1974 dans le bas-côté gauche. Payé 30 F (RDF 1, p. 7). Il s'agit sans doute du retable de l'autel, lequel paraît nettement moins ancien que celui de droite.

Les lambris du chœur (XVIII^e s., style Louis XV) lors des travaux entamés en 1975 ont été démontés, restaurés et complétés.

Les 4 fenêtres du chœur (presbyterium et abside) ne sont plus romanes; elles datent du XVII^e s. comme le chœur. Lors de la dernière restauration, de nouveaux vitraux ont été placés aux 4 fenêtres du chœur. Le curé Deldef nous apprend que les ferrures et les vitraux ont été placés de son temps et à ce propos, il nous dit une chose étonnante: jusqu'alors, les 4 fenêtres étaient en bois. (L.M. Deldef, p. 7).

Les enmarchements du maître-autel et des autels latéraux d'avant 1975 furent construits du temps du curé Deldef, vers 1902-1903. (L.M. Deldef, p. 7). On nous a dit que c'est à l'occasion des travaux de pavement de cette époque que le chœur a été abaissé d'une marche. La dernière restauration a fait disparaître l'enmarchement du maître-autel et du bloc de l'autel; le rétablissement de la marche a été supprimée et un autel fixe en noir belge de 0,90 m x 0,90 m a été construit sur un podium à l'entrée du chœur.

Autrefois, la sacristie se trouvait dans

l'abside, derrière de grand autel. Vers les années 1904-1905, une "nouvelle" (accollée au côté droit du chœur) fut bâtie par Firmin Ninane pour la somme de 719 F. (L.M. Deldef, p. 8; RDF 2, délibération du 3-7-1904). Les travaux de 1975 ont vu la suppression de cette sacristie et son rétablissement à son endroit originel. On y trouve une magnifique armoire de style Louis XIV.

Les pièces intéressantes du mobilier

Pour terminer cette étude de l'église de Tohogne, il nous semble utile de dresser un inventaire de ce qui est à voir dans cette église. Il s'agit principalement de mobilier.

Pénétrons d'abord dans le porche. La vasque du bénédicteur, à gauche en entrant est assez moderne, mais le reste est remarquable. Le fût qui supporte cette vasque est une ancienne colonne de la Renaissance, avec sculptures (XVI^e-XVII^e s.); la base est un ancien chapiteau roman orné de feuilles d'acanthe (XII^e s.). L'escalier qui donnait accès à la tour datait de 1702. Deux pierres tombales dans le mur (déjà citées).

Entrons maintenant à l'intérieur de l'église. A droite, dans le bas-côté, au fond (avant 1975) : un très beau et majestueux calvaire. Le Christ a été visiblement restauré. Il est de style gothique attardé (avant 1500?). Les statues de la Sainte Vierge et de saint Jean sont nettement gothiques, du début du XIV^e s. Nous savons par des témoignages d'anciens paroissiens qu'il était autrefois au cimetière, sous un auvent adossé au mur du Patronage. Il s'y trouvait toujours en 1906 lors de la visite de la Société Diocésaine d'Art Chrétien, le 25 septembre. Le curé Deldef le signale encore au cimetière dans un inventaire de 1908. C'est le curé Rulmont qui l'a fait rentrer dans l'église, le plaçant au jubé. On peut se demander si ce Christ n'était pas autrefois le Christ triomphal du chœur, avant la reconstruction de celui-ci en 1682. Il est possible que ce soit le curé Fréson qui ait eu cette idée saugrenue de le sortir de l'église pour en faire un Christ de Mission, après la Mission d'octobre

1872. En effet, dans RDF 1 p. 125, date non indiquée, mais certainement dans les environs de 1872, il note qu'il a fait une souscription pour l'érection d'une "chapelle" pour le Christ de la Mission. Une chapelle qui a coûté en tout la somme de 70,50 F qu'il a fait construire à l'extérieur puisqu'il paie une partie de cette somme, soit 4,50 F à des ardoisiers. C'est finalement le curé Jacquemin qui a fait descendre le Christ du jubé, où il était caché par le buffet de l'orgue, l'a débarrassé des couches de couleur qui le recouvraient et qui a fait descendre aussi les statues de la Sainte Vierge et de saint Jean qui s'y trouvaient également.

En 1906, la Société Diocésaine d'Art Chrétien avait remarqué sur ces deux statues des traces de polychromie primitive. Actuellement, ces 3 statues sont décapées et le chêne est apparent.

Les bancs - Les vieux bancs de la grande nef (encore en place en 1974) avaient de la valeur; certains possédaient des accotoirs ornés de moulures. Ils avaient fière allure et étaient les témoins intéressants du passé. Plusieurs de ceux-ci ont été restaurés et placés comme ornements le long des petites nefs.

Ainsi donc, avant 1975, il y avait 20 bancs dans la grande nef de l'église. Il est possible que quelques-uns aient disparu au début du siècle pour faire place aux chaises du côté droit. Le curé Poncin les a fait fabriquer en 1728. Il note cet événement dans le *Registrum Novum*. Il y avait à cette époque 114 "pleins ménages" plus le ménage du curé dans la paroisse, qui comprenait alors toute la commune de Tohogne. Chaque "plein ménage" a donné un demi-écu, soit au total 57 écus et demi.

Regardons maintenant vers le fond du bas-côté gauche. Les fonts baptismaux sont gothiques, de tradition romane. Sont gothiques: la vasque, la grosse colonne cantonnée de quatre colonnettes, qui la supporte. Seul vestige des anciens fonts baptismaux romans, le socle quadrangulaire en calcaire, posé sur le sol. La vasque est un remarquable travail sorti d'un atelier mosan. Elle est ornée sur le pourtour

de feuilles de plantain, et, aux quatre coins, de quatre têtes d'hommes qui font saillie. Le matériau employé est le calcaire bleu de Meuse. Le couvercle actuel est en cuivre battu; il repose simplement sur le plat de la vasque. L'ancien couvercle était manifestement à charnières.

La chaire de vérité est de style Louis XIV et date certainement du temps du curé Poncin à qui son vicaire, en 1762, attribue toutes les "boiseries" qui sont dans l'église (R.N. p. 262). C'est un remarquable travail, probablement de la première moitié du XVIII^e siècle. Sur les quatre panneaux sont gravées les quatre figures des évangélistes. Le curé Deldef nous apprend que, de son temps, la chaire fut remontée d'une travée (L.M. Deldef, p. 5). Ce fut probablement vers 1893.

Les bras de lumières du chœur paraissent très anciens. Nous pensons qu'il s'agit de ceux achetés par le curé Bourdon, en 1708.

Les deux confessionnaires qui se trouvaient l'un et l'autre dans les bas-côtés étaient de belle facture, mais sans grande ancienneté. L'un datait de 1843; l'autre de 1844. Ils avaient été faits par Antoine Bovy de Hermanne. Ils ont été supprimés lors de la restauration de 1975.

Les deux retables latéraux sont de style baroque. Celui de gauche est beaucoup moins orné que celui de droite. Ils ont été restaurés et fixés aux murs ouest des bas-côtés nord et sud (en 1976). Le Christ polychrome qui le dominait (il est maintenant mis en sécurité dans la vitrine du bas-côté nord) est considéré comme étant du XVI^e siècle. Nous pensons quant à nous que ces retables sont postérieurs à celui du maître-autel qui date du début du XVIII^e s. Ils pourraient bien donc être de la première moitié du XVIII^e siècle.

Depuis le curé Rulmont jusqu'en 1974, l'autel de la Sainte-Vierge se trouvait à droite, à l'ancien autel Saint-Sébastien. La Vierge qui s'y trouvait était une Vierge habillée. Par suite de l'influence espagnole, c'est un peu partout en Belgique que nous voyons des Vierges habillées. Mais dans l'ancien

Duché de Luxembourg, dont Tohogne faisait partie pour le temporel, jusqu'à la fin de l'ancien régime, ces Vierges habillées nous font penser immanquablement à celle de Luxembourg. C'est le 20 février 1678 que le Sénat de Luxembourg choisit "Marie, Mère de Jésus, consolatrice des affligés" comme patronne principale et protectrice du Duché. La Vierge habillée de Tohogne, semblable à tant d'autres, n'a jamais attiré beaucoup l'attention de ceux qui ont étudié les statues de l'église. Elle paraît pourtant ancienne, et, si elle est en rapport avec la consécration du Duché, on pourrait la dater au moins du XVIII^e siècle. Le curé Kneip, qui était natif de Heinstert, près d'Arlon, région restée très attachée à Notre-Dame de Luxembourg, semble avoir intéressé les jeunes filles de Tohogne à la Vierge habillée de leur église. C'est ainsi que celles-ci paient 3 robes en quelques années: une en 1831; une en 1839 et une troisième en 1844. (RDF 1, pp. 7, 8, 9 et R.N., p. 202).

La fête de Notre-Dame de Luxembourg est célébrée le samedi après le 4^e dimanche de Pâques dans l'actuel Grand-Duché et dans la province de Luxembourg.

Dans le chœur, c'est le retable monumental du maître-autel qui attire d'abord les regards. Il est de style baroque (XVIII^e s.); nous pensons qu'il date du temps du curé Poncin. Nous savons qu'il a été consacré en 1710. Le tableau situé au centre de l'autel représente l'Annonciation. N'oublions pas que les deux patrons de l'autel sont saint Martin et la Sainte Vierge.

Les boiseries du chœur sont de style Louis XIV et aussi du XVIII^e siècle. A gauche, une banquette avec accotoirs sculptés, également du XVIII^e siècle. Autrefois, il y en avait une deuxième, située à droite. On a retrouvé un des accotoirs.

Jusqu'en mai 1970, l'église de Tohogne pouvait encore montrer 2 lutrins en bois sculpté, de la fin du XVII^e siècle - début du XVIII^e siècle. Les deux aigles ont excité la convoitise d'un visiteur qui les a emportés. Les trépieds sont restés.

L'armoire de la sacristie est remarquable (XVIII^e s.). Elle est de style Louis XIV, comme la chaire de vérité. Nous retrouvons d'ailleurs dans ces deux meubles des motifs communs.

Signalons une peinture du XVII^e siècle, intitulée "Triomphe de la virginité de la bienheureuse Vierge Marie". Elle représente une discussion théologique entre deux religieux, un franciscain et un dominicain; chacun défendant la position de son école. Les deux donateurs, un homme et une femme, sont à genoux, au bas du tableau. Nous pensons, avec Fr. Bourgeois et Ed. du Chesne, que le blason est celui de la famille du Chesne du Marteau, auquel avait droit Guillaume du Chesne du Marteau, curé à Tohogne de 1665 à 1697. Le blason de la femme n'a pas encore été identifié. Ce tableau, en dépôt au musée "En Piconrue" à Bastogne, a été restauré.

A propos de la statuaire, citons de façon sommaire: Saint Martin de Tours, charité (école mosane, vers 1520-30) • Sainte Anne Trinitaire (atelier régional, vers 1520-30) • Saint Nicolas de Myre (école mosane, vers 1520-30) • Saint Éloi de Noyon (école mosane, vers 1520-30) • Saint Roch de Montpellier (école mosane, sculpteur régional, vers 1600) • Vierge debout à l'enfant (école mosane, maître liégeois, vers 1740-50, 170 cm) • Saint Martin de Tours (école liégeoise, vers 1740-50, 200 cm) • Saint Sébastien (école de Luxembourg, vers 1730) • Saint Joseph à l'Enfant (école

liégeoise, milieu du 18^e siècle) • Sainte Barbe (école luxembourgeoise, vers 1730) • Saint Pierre, apôtre (école liégeoise, milieu du XVIII^e s.) • Ange gardien (école mosane, sculpteur liégeois), école de Del Cour, acquis par le curé Bourdon en 1707, qui l'a payé 15 écus. (Reg. Bourdon, p. III). De son temps, il y eut une confrérie du Saint Ange Gardien, qui ne lui a pas survécu. Le registre existe toujours.

(Les 3 premières statues médiévales citées ont été dérobées le 27-10-1994.)

Les pièces d'orfèvrerie appartiennent à une catégorie à part. Nous citerons: un calice (1759-1760) en argent partiellement doré • un ciboire en argent acheté par le curé Bourdon en 1724 • un ostensor-soleil (1711) en argent et en laiton doré de style baroque. Nous supposons qu'il s'agit du "vénérable" acheté du temps du curé Poncin (R.N. p. 262); il figure dans l'inventaire du curé Kneip en 1828: "une belle remontrance en argent". (R.N. p. 200 et RDF 1, p. 6).

De nombreuses photos ont été prises en 1949 par les soins de l'I.R.P.A. (Institut Royal du Patrimoine Artistique); le travail a été complété en 1973.

Ainsi s'achète cette petite histoire de l'église romane de Tohogne essentiellement racontée à partir des archives paroissiales. Nous espérons vous avoir intéressés.

Robert Seron

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	02	Les plafonds des nefs	11
Les dévastations de l'église	03	Le pavé	12
Les seigneurs décimateurs	04	Sous le pavé de l'église	12
La tour	05	Le chœur	15
Les nefs	08	Les pièces intéressantes	
Le jubé	10	de l'église	20